

6335

LES
DEUX MATELOTS ,

OU

LE PÈRE MALGRÉ LUI ,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE ,

PAR

MM. Francis, Daxtois et Chécaulou;

REPRÉSENTÉE

POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DES
VARIÉTÉS, LE 27 MAI 1827.



BRUXELLES,
GRIGNON, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
MONTAGNE DE LA COUR, N^o 667.

1827.

PERSONNAGES. ACTEURS.

Le Contre-Amiral.	M. BIGUON.
THÉODORE DE SAINT- IRNEL, capitaine de fré- gate.	M. VICTOR.
La comtesse LAURE DE SIRVAL, nièce du contre- amiral.	Mlle FÉLICIE.
LOUISE, son amie.	Mlle PAULINE.
JACQUES GRIMPE, mate- lot provençal.	M. GAVAUDAN.
JEAN GRIMPE.	M. ODRY.
Invités pour le bal.	
Valets.	
Un matelot parlant.	M. GEORGES.
Plusieurs matelots.	

*La scène se passe dans la maison du
contre amiral.*

SCÈNE II.

LES MÊMES, JACQUES.

JACQUES, *sortant du pavillon.*

C'est bien ! c'est bien, mes amis... Voilà ce que le contre-amiral me charge de vous donner, pour boire à sa santé. (*Il leur donne une bourse.*) L'escadre qui doit protéger votre voyage, mettra à la voile ce soir... Elle vous aura bientôt rattrapés... Tron ! Je voudrais bien être du voyage !... Mais je suis forcé de rester à terre... Au reste, il paraît que le jeune Théodore aura un commandement dans l'expédition.

UN MATELOT.

Le jeune Théodore !... pas possible, on parle pour lui d'un grand mariage.

JACQUES.

Oui, avec madame de Sirval, la nièce de notre contre-amiral : c'est un bon parti pour un officier de fortune comme lui ; mais il paraît que tout est rompu.

TOUS.

Tant mieux, il sera des nôtres.

JACQUES.

Enfans !... J'ai un service à vous demander :

vous allez faire voile pour les parages de la Morée... J'ai fait quelques petites épargnes...

AIR : *A soixante ans.*

Tenez, amis, chargez-vous de cett' bourse :
Eil' vous sera plus utile qu'à moi ;
Vers la Morée en prenant votre course ,
Vous en pourrez faire un meilleur emploi.
Des Ottomans arrêtez la furie ,
Faites cesser leurs barbares excès ,
Et que les Grecs chez vous trouvent accès ;
Ils sont chrétiens , et leur sauver la vie ,
C'est honorer le pavillon français.

REPRISE DU CHOEUR.

Gais marins d' la Provence, etc.

(*Les matelots sortent.*)

SCÈNE III.

JACQUES, *seul.*

Sont-ils heureux de se remettre en mer !...
Ah ! que je voudrais être de l'expédition !...
Maintenant que je suis tranquille sur le sort
de ma fille... Tron ! que je suis content quand
je puis, sans qu'on m'entende, l'appeler ma fille !
quand je puis me dire : « Cette demoiselle, si
bonne, si belle, si bien élevée, c'est la mienne...
c'est à moi... » Tais-toi, Jacques, songeons

que pour son bonheur elle ne doit pas savoir cela , et que je ne suis père qu'incognito.

SCÈNE IV.

JACQUES, GRIMPE.

GRIMPE, *arrivant.*

Jacques ! Jacques !

JACQUES.

Eh bien ! qu'as-tu donc ?

GRIMPE.

Ah ! le brave homme que notre Contre-Amiral ! Je ne sais ce qu'il a après moi , mais il m'a pris en amitié d'une force !... C'est des soins, des attentions, des prévenances ! ça n'est pas naturel ; il faut qu'il ait besoin de moi pour quelque chose.

JACQUES.

Bagasse ! que n'a-t-il besoin de mes services ? Il verrait comme je l'aime , moi.

GRIMPE.

Tiens , je ne l'aime pas moi peut-être ? lui qui queuqu'fois m'a fait tant de bien qu'à m'a fait mal.

JACQUES.

Ah ! tu ne l'as pas suivi dans toutes ses cam-

pagnes. Tu n'as pas combattu auprès de lui
contre toute une flotte.

Ain : *Vaudeville de la Chasse.*

Cerné partout par la flotte ennemie,
Il l'a juré, jamais il n'se rendra ;
C'est dans c'combat que j'lui sauvai la vie.

GRIMPE.

Ah ! quel servic' tu nous as rendu-là.

JACQUES.

Au milieu d'nous, dans c'te fameux' bataille,
Si, comme moi, sans reculer d'un pas,
Tu l'avais vu braver l'feu d'la mitraille...

GRIMPE.

Si j'l'avais vu, je n'te verrais p't-êtr' pas. (*bis*)

JACQUES.

Oh ! toi tu n'es qu'un marin d'eau douce,
et tu n'as fait de campagnes maritimes que sur
le coche de Lyon à Avignon.

GRIMPE.

Çà n'empêche pas que j'aime les marins
pour de vrai... je les estime... surtout quand
ils sont contre-amiral, et qu'ils sont bons en-
fans comme notre patron. Depuis qu'il m'a fait
venir de notre village de Grignan, où il avait
une bastide qu'il a changé pour ce château,
il me fait toujours un tas de questions : « Grim

» pe, as-tu été marié? non, mon commandant,
 » que je lui répons. Tu mens, qu'il me dit en
 » frappant sur la table... Commandant, sans
 » vous démentir, que je lui fais, foi de marin,
 » j'ai toujours gardé mon cœur, et je ne sais
 » pas encore ce que c'est que la beauté! Je te
 » pourrai bientôt le contraire, qu'il me dit
 » en riant; j'attends des renseignemens sur
 » ton compte, drôle, et nous verrons. » Enfin,
 il m'en dit tant que quelquefois je finis par
 croire que j'ai été marié et que je l'ai ou-
 blié.

JACQUES.

Et quelle idée as-tu de tout ça, toi?

GRIMPE.

Est-ce que j'ai des idées, moi? mais comme
 la conversation finit toujours par une pièce
 d'or qui me tombe dans la main, je le laisse
 dire, et je le laisse faire... J'avais bien cru
 d'abord qu'il voulait m'faire épouser quel-
 qu'un de sa maison.

JACQUES.

AIR : L'auteur des effets et des causes.

Te marier ! toi ? Crains le blâme ;

Song' que t'as quarante ans complets.

C'est déjà tard pour prendre une femme.

GRIMPE.

Mais il vaut mieux tard que jamais.
 D'ailleurs je n'me mets pas en peine ;
 Avec ma mèr', quand il s'marie,
 Mon père avait la soixantaine :
 Ça n'empêch' pas que me voilà.

Mais en y réfléchissant, il n'y a pas de femmes ici.

JACQUES.

Tron !... il y en a deux, et bien jolies encore.

GRIMPE.

Ah ! oui, madame la comtesse de Sirval, cette charmante petite veuve, qui danse toujours, et qui fait danser les écus de son vieux défunt.

JACQUES.

Et mademoiselle Louise, son amie, sa compagne d'enfance.

GRIMPE.

Ah ! jolie ! jolie comme tout ; et bonne, bonne ! comme si le Contre-Amiral était son père... et pourtant il ne l'est pas. Les mauvaises langues du pays disent que c'est une petite fille que le Contre-Amiral trouva à la porte de sa maison de Grignan, la veille même de s'embarquer pour aller faire le tour du monde.

JACQUES.

Oui, moi j'étais en pleine mer à cette époque... On assure qu'il y avait dans le berceau de cet enfant un écrit qui portait ces mots : « C'est la fille d'un marin. » Et notre contre-amiral dit alors en l'emportant : « Mille sabords ! c'est donc aussi ma fille ? » Depuis ce jour, mademoiselle Louise fut élevée avec la nièce du patron, et ne l'a jamais quittée.

GRIMPE.

Et ça fait une jolie couple de femmes, faut être juste ; mais faut convenir aussi que ce n'est pas maladroit de la part du père de mademoiselle Louise... C'est une manière commode et économique de placer ses enfans.

JACQUES, *avec feu.*

Et qui te dit que le père de Louise n'était pas en voyage, bien loin, peut-être, quand cet événement eut lieu ? qui te dit qu'il n'a pas ignoré long-temps la naissance de son enfant, et après l'avoir retrouvée, qui te dit, qu'en voyant les bienfaits dont on la comble, et en remerciant le ciel de l'avoir conservée, il n'est pas tourmenté du désir de la nommer sa fille, et de la presser contre son cœur ?.... qui te dit...

GRIMPE.

Qui te dit? qui te dit?... qui te dit que je peux me dire ça? Quand tu serais son père, tu n'en dirais pas davantage.

JACQUES, *à part.*

J'ai pensé me trahir.

GRIMPE.

Ma foi si ce père là est un pauvre diable, il est bien bon... Moi, si j'avais des parens ou des enfans qui soient heureux, j'irais sur-le-champ m'établir chez eux, et je leur dirais :
« Je suis ton père, ou ton fils, ou ton cousin,
» je suis de la famille. Quand il y a pour un,
» il y a pour deux, pour trois, pour quatre,
» par ainsi il y aura pour moi. »

JACQUES.

Tais-toi *miaou*, voici le Contre-Amiral.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE CONTRE-AMIRAL.

Ah! ah! c'est vous, mes enfans. Restez, il faut que je vous parle.

GRIMPE, *bas à Jacques.*

Tu vas voir comme il me mijotte.

LE CONTRE-AMIRAL, *sur le devant de la scène.*

D'après les renseignemens que je viens de

recevoir, je ne saurais douter que l'un de ces deux hommes ne soit le père de Louise... Une mauvaise honte l'empêche de se déclarer ; mais j'ai un moyen de m'assurer du fait... son attachement pour sa fille le retiendra sans doute ici, nous allons voir. (*Il se retourne vers eux et les fait avancer.*) Enfans, la flotte met à la voile aujourd'hui ; voilà un beau voyage à entreprendre ! une belle occasion de faire fortune... Cela ne vous tente pas ?

JACQUES.

Ah ! mon commandant ! s'il m'offrait l'espoir de changer mon existence.

AIR : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Pour acquérir un'fortune honorable,
J'irais encor vers de lointains climats.

LE CONTRE-AMIRAL.

Tu partirais ?

GRIMPE.

Il en serait capable.

JACQUES, *à part.*

Pour toi, ma fill', qu'n'entreprendrais-j' pas !

LE CONTRE-AMIRAL, *à Grimpe.*

Et toi ?

GRIMPE.

Moi je m'trouv' bien , et pourvu que ça dure ,

D'rester près d'vous , rien n'pourra m'empêcher ;
Et je r'fus'rais le Pérou , je vous jure ,
S'il me fallait l'aller chercher .

LE CONTRE-AMIRAL , *à part.*

C'est lui ! je m'en doutais. (*Haut.*) Qui vous retient donc ici , monsieur Grimpe ?

GRIMPE.

Moi , rien .

LE CONTRE-AMIRAL .

As-tu quelqu'inclination ?

GRIMPE .

Ah ! ben oui , moi des inclinations !

LE CONTRE-AMIRAL .

Peut-être un lien ? une parenté ?

GRIMPE .

Oh ! rien de tout ça ; je suis bien et j'y reste .

LE CONTRE-AMIRAL , *à part.*

Allons , je sais à quoi m'en tenir. (*Haut.*)
Grimpe ; tu as tort d'avoir des secrets pour moi .

GRIMPE , *à part.*

Le voilà qui recommence .

LE CONTRE-AMIRAL .

Quant à toi , Jacques , si tu veux être de l'expédition , tu peux te tenir prêt ; je te recommanderai , et je répons de ton avancement , entends-tu , mon vieux camarade ?

JACQUES.

Merci ! mon commandant, je vous recon-
nais-là !

AIR : *Versé, versé.* (Berton.)

Vous connaissez mon courage ;

J'aime la fureur des flots :

La tempête et l'abordage,

Sont les plaisirs des matelots.

En plein' mer j'avais naguère,

Bonheur, joie, et cætera,

Et depuis que je suis à terre,

J'ai presque perdu tout ça !..

Mais dans l'ardeur qui sans cess' me dévore

Un' voix me dit. « Pour r'trouver ta gaité ;

» Vogue, vogue, vogue encore,

» Par les vents sois emporté,

» Vogue, vogue, vogue encore,

» Tu r'trouveras ta gaité. »

GRIMPE.

Allons, viens, cousin, je vais t'aider à ran-
ger ta pacotille. *(Ils sortent.)*

SCÈNE VI.

LE CONTRE-AMIRAL, *seul.*

Je suis forcé de le croire..... Le matelot
Grimpe est le père de Louise, et son atta-
chement pour sa fille est le seul motif qui le

retient ici ; mais j'espère, aujourd'hui même, le forcer à s'expliquer... Il y va du bonheur de Louise, de mon enfant d'adoption.. Allons, allons, tout marchera au gré de mes désirs... La nouvelle du départ de Théodore va produire sur ma nièce l'effet que j'en attends. Notre charmante nièce sera piquée, humiliée ; mais elle mérite cette petite leçon, et c'est peut-être le seul moyen de la faire consentir à un mariage que je désire si ardemment. L'époux que je lui destine d'ailleurs est digne d'elle.

AIR : Tribunal de la reine Berthe.

Sorti d'une famille obscure,
 Sous mes yeux, au bruit du canon,
 Ce jeune marin, tout l'assure,
 Par sa valeur saura se faire un nom !
 Et si justement on s'honore,
 D'un nom ou d'un titre hérité,
 On doit être plus fier encore
 De celui qu'on a mérité.

Mais voici ma nièce, voyons ce qu'elle pense du départ du capitaine.

SCÈNE VII.

LE CONTRE-AMIRAL, MADAME DE SIRVAL.

M^o DE SIRVAL.

Est-il bien vrai, mon oncle ? Théodore part aujourd'hui ?

LE CONTRE-AMIRAL.

J'espère que vous êtes satisfaite? Vos rigueurs ont déterminé le capitaine à nous quitter ; il a sollicité un commandement dans l'expédition qui se prépare, et je n'ai pu le refuser à ses services et à son amitié.

M^e DE SIRVAL, *avec dépit.*

Ainsi il est bien décidé à partir ?

LE CONTRE-AMIRAL.

Et vous, vous êtes bien déterminée à rester veuve.

M^e DE SIRVAL.

Que voulez-vous ?

AIR : *Vaudeville de la famille du porteur d'eau.*

Fort jeune je pris un mari ;
Depuis cette première épreuve
Franchement je le dis ici,
J'aime beaucoup l'état de veuve.
Une demoiselle, on sait çà,
N'a, pour charmer son existence,
Que l'espoir qu'on la mariera ;
Mais quand on est veuve, l'on a
Le souvenir et l'espérance.

LE CONTRE-AMIRAL.

Ainsi vous ne vous remarierez pas ? c'est là votre dernier mot ?

M^e DE SIRVAL.

Le dernier mot d'une femme, vous la savez, mon oncle, il ne faut pas trop y compter.... Mais ce qu'il y a de bien sûr, c'est que si je pouvais me décider à retenir votre protégé, et à lui donner ma main, ce serait uniquement pour vous faire plaisir.

LE CONTRE-AMIRAL, *à part.*

Elle est piquée, ma ruse réussira. (*Haut.*) Il est bien tard maintenant pour prendre un parti, car il doit mettre à la voile ce soir.

M. DE SIRVAL.

Oh ! nous verrons ! j'espère qu'il nous fera ses adieux.

LE CONTRE-AMIRAL.

Sans doute ; mais pouvez-vous espérer qu'il reviendra sur sa détermination ? et vous-même, voudrez-vous tenter...

M^e DE SIRVAL.

Je ne sais ni ce que je veux, ni ce que je tenterai ; mais ce départ me contrarie, et je ferai tout pour l'empêcher.

LE CONTRE-AMIRAL, *à part.*

Bonne petite femme ! (*Haut.*) Cependant, ma nièce, mets-y des ménagemens, de la dignité.

M^e DE SIRVAL.

Laissez-moi faire, mon oncle ; quand je veux quelque chose...

LE CONTRE-AMIRAL.

Je sais que tu as du caractère ; mais il ne conviendrait pas maintenant d'aller se jeter à sa tête.

M^e DE SIRVAL, *souriant.*

Soyez tranquille ; c'est lui qui tombera à mes pieds, mon cher oncle, et je vous prouverai qu'une femme ne perd jamais l'empire qu'elle a sur les cœurs.

LE CONTRE-AMIRAL.

Je m'en rapporte à toi. (*A part.*) Cela va bien.

Me DE SIRVAL.

AIR : *Sa raison, sa douce folie.*

Vraiment son audace est extrême ;
Vouloir, sans ma permission,
Mettre à la voile aujourd'hui même !
Ah ! je veux en avoir raison !
Je saurai punir le coupable ;
Et pour me venger jusqu'au bout...

LE CONTRE-AMIRAL.

De l'épouser es-tu capable ?

M^e DE SIRVAL.

Oh ! je suis capable de tout.

ENSEMBLE.

Vraiment son audace, etc.

LE CONTRE-AMIRAL.

Vraiment son audace est extrême ,

Vouloir sans ta permission ,

Mettre à la voile aujourd'hui même !

Tu dois en demander raison.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

MADAME DE SIRVAL, *seule.*

Oui , certainement , j'en aurai raison ! mais
voici Louise , ne lui parlons point de mon pro-
jet ; mon oncle s'occupe aussi de son mariage ,
et peut-être le même jour... Silence.

SCÈNE IX.

MADAME DE SIRVAL, LOUISE.

LOUISE.

Bonjour , ma chère Laure.

M^e DE SIRVAL.

Bonjour , ma sœur ; comme te voilà en course
de bon matin !

LOUISE.

Je viens de voir nos pauvres amis du faubourg , et je t'apporte ta part de bénédictions. Enfin , grâce à nos soins , la petite Marie épouse son jeune matelot , la dot que tu leur as envoyée a levé toutes les difficultés ; les deux familles sont d'accord maintenant : et si tu avais vu la joie des deux fiancés ! C'est bien naturel , ils s'aiment tant ! et posséder ce qu'on aime doit être si doux.... Mais tu m'écoutes à peine.... Laure , pourquoi es-tu si rêveuse aujourd'hui ? toi en qui semblait s'être réfugiée toute la gaieté provençale.

M^e DE SIRVAL.

Mais tu te trompes , Louise ; je ne suis pas triste , et les bonnes nouvelles que tu m'apportes...

LOUISE.

Oh ! tu as beau dire , tu es préoccupée , tandis que moi , le bonheur de la jeune Marie m'a rendue ce matin d'une gaiété... Elle était si contente , si heureuse !.. Mais tu ne m'écoutes pas encore... Attends ! attends ! je connais le moyen de te rendre ta bonne humeur , c'est de te chanter la ronde que Théodore a faite pour toi , sur ta contredanse favorite.

M^e DE SIRVAL.

Mais, Louise !..

LOUISE.

Le seul moyen de t'égayer, c'est de t'é-
tourdir.

AIR nouveau de M. Blanchard.

Provençale jolie
De ce joyeux canton,
Conserve ta folie,
Écoute ma leçon :
Oni, oni, Provençale jolie
De ce joyeux canton,
Conserve ta folie,
Écoute, écoute ma leçon :

Du joyeux tambourin,
Lorsque le bruit t'appelle,
N'hésite point, ma belle,
Accours, secours soudain.
A quoi sert la tristesse
Dans l'âge des amours,
Il faut rire sans cesse ;
Il faut aimer toujours.

Provençale jolie, etc.

Les dieux, dit-on, un jour
Partagèrent la France ;
La riante Provence
Fut donnée à l'Amour ;
Le dieu de la tendresse

Y fixa ses beaux jours ;
Et l'on y rit sans cesse
Quand on aime toujours.

Provençale jolie, etc,

(*Elle danse.*)

M^e DE SIRVAL, *préoccupée.*

Non, non, vous ne partirez pas, monsieur
Théodore!

LOUISE.

Que dis-tu de Théodore?

M^e DE SIRVAL.

Théodore!... oh! rien... Je songeais à son
départ.

LOUISE, *vivement.*

Il part?

M^e DE SIRVAL.

Du moins il veut partir! mais je saurai bien
l'en empêcher...

LOUISE.

Quoi! monsieur le capitaine veut nous quit-
ter?

M^e DE SIRVAL.

Oui, il dit qu'il a reçu des ordres supé-
rieurs... Mais en temps de paix, ces messieurs
ne doivent en recevoir que des dames, et
monsieur le capitaine ne partira pas.

LOUISE.

Oui , sans doute , il faut l'empêcher de partir , et monsieur le contre-amiral qui nous faisait espérer qu'il passerait l'hiver avec nous !.. Pour moi , j'avais compté sur sa gaiété , sur sa complaisance pour nos plaisirs de la saison ; et monsieur veut nous quitter ? oh ! c'est bien mal.

M^e DE SIRVAL.

Il restera , te dis-je. (*En riant.*) Il restera , dussé-je y perdre mon nom. Il ne peut tarder à sortir de chez mon oncle , je ne veux pas qu'il me voie dans ce négligé ; tu vas lui parler.

LOUISE.

Moi ?

M^e DE SIRVAL.

Sans doute , il a de l'amitié pour toi , il t'écouterà ; moi j'arriverai ensuite , et nous verrons , nous verrons. Le voici , je te laisse avec lui. (*Elle sort.*)

SCÈNE X.

LOUISE, ensuite THÉODORE.

LOUISE.

Théodore quitterait ces lieux ? je ne le verrais plus?... Le voici !.. Comme je tremble !

THÉODORE.

Je vous cherchais, aimable Louise.

LOUISE.

Pour me faire vos adieux, sans doute... Est-il vrai, monsieur Théodore, que vous nous quittez ?

THÉODORE, *à part.*

La ruse du contre-amiral a déjà produit son effet.

LOUISE.

Madame la comtesse en a bien du chagrin... Je ne vous parle pas de moi, monsieur Théodore, vous connaissez (*avec hésitation*) l'amitié que j'ai pour vous.

THÉODORE.

Je connais vos sentimens, aimable Louise, je sais admirer la candeur et la noblesse de votre âme... Mais le bonheur de ma vie exige que je porte mes espérances sur d'autres rivages.

LOUISE.

Eh ? quoi, le bonheur ne serait-il pas pour vous dans votre patrie ; n'existerait-il ici personne ; ne voyez-vous rien qui puisse vous retenir ?

THÉODORE.

Ah ! Louise !

AIR :

Pour vivre au sein de l'opulence ,
Lorsqu'on vogue vers d'autres bords ,
On emporte au moins l'espérance
D'aller conquérir des trésors.
Moi , je n'ai point d'heureuse chance
Quand loin de vous le sort va me porter ;
Et je laisse , en quittant la France ,
Le seul trésor qui pouvait me tenter.

LOUISE.

Quoi ! monsieur Théodore , en partant vous regretteriez quelqu'un... Mais qui vous force à partir ? qui vous oblige à fuir vos amis , vos parens ? Laure , ma sœur , vous aime tant ! et moi , monsieur Théodore !...

THÉODORE , *à part.*

Quel langage séduisant ! Et la reconnaissance m'impose la loi...

LOUISE.

Oh ! j'espère bien que Laure vous fera changer de dessein !

THÉODORE.

Vous l'espérez , Louise ?

LOUISE.

Elle emploiera tout pour vous retenir , d'abord ; et qui pourrait lui résister ? elle est si aimable !... C'est elle qui m'avait priée de

vous engager à renoncer à votre départ ; mais le pouvoir de mon amitié est bien faible pour changer votre détermination.

THÉODORE, *entraîné.*

Ah ! si quelqu'un pouvait la changer !...

LOUISE.

Vous resterez ?

ENSEMBLE.

Air : De Léocadie.

Que cet espoir est doux !
Vous restez avec nous,
Ah ! de ce changement
Que mon cœur est content !
Renoncez en ce jour
A quitter ce séjour.
Près de vous en ces lieux
Vos amis sont heureux.

THÉODORE.

Il me serait bien doux
De rester avec vous.
Son langage touchant
Est vraiment
Séduisant ;
A quitter ce séjour
Je renonce en ce jour ;
Près de vous en ces lieux
Je serais trop heureux !

LOUISE.

Ah ! vous vous souviendrez , je pense ,
Quand Laure vous aura prié ,
Que Louise , au nom de l'amitié ,
Réclame aussi votre présence.

THÉODORE.

C'est vous qui craignez mon absence ;
Ah ! si je m'en croyais ,
Je ne vous quitterais jamais !
Jamais !

LOUISE.

Que cet espoir est doux , etc.

THÉODORE.

Il me seroit bien doux , etc.

(*Louise rentre.*)

SCÈNE XI.

THÉODORE , *seul.*

Je n'en puis plus douter , j'ai su toucher le cœur de Louise , l'honneur et la reconnaissance me forcent à me taire ! Je dois à mon bienfaiteur le sacrifice de mon amour , de mon bonheur ! ne lui dois-je pas l'état , le rang que j'occupe dans le monde ! que serais-je encore sans lui ? peut-être , malgré mon courage , un obscur matelot... Ah ! puisqu'il met le bonheur de sa vie à me voir devenir l'époux de sa nièce ,

je cacherais l'amour que Louise m'a inspiré...
Je suis instruit d'ailleurs que le Contre-Amiral
songe à la marier, et c'est aujourd'hui que
doit arriver celui qu'on lui destine.

SCÈNE XII.

THÉODORE, GRIMPE.

GRIMPE.

Ah! mon commandant, je viens vous inviter, de la part de madame de Sirval, à vous rendre au petit salon; elle vous attend.

THÉODORE.

Madame de Sirval?

GRIMPE.

Elle-même! et vous allez voir quelque chose de joli.. Oh! Dieu! est-elle brillante! des fleurs, des diamans! Oh! les beaux diamans... Si vous n'êtes pas amoureux de cette femme-là, c'est que vous y mettez de la mauvaise volonté. (*En confidence.*) Dites donc, mon capitaine, je crois qu'elle a des intentions sur vous... Oh! ces veuves, ces veuves, ça vous a un fameux truque!

THÉODORE.

Allons, c'est bon, imbécile! (*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

GRIMPE, *seul.*

C'est ça, imbécile! parce que je dis quelques bêtises par ci par là... Tout de suite je suis un imbécile! Mais je suis fatigué, moi, depuis ce matin, je ne fais que trotter... Mon ami le Contre-Amiral devrait bien ménager un peu mes jambes; avec ça que j'ai l'estomac creux.

SCÈNE XIV.

JACQUES, GRIMPE.

JACQUES, *apportant un verre et une bouteille.*

Grimpe, tiens, voilà ce que le patron t'envoie.

GRIMPE.

A moi?

JACQUES.

Ce pauvre garçon doit être fatigué, m'a-t-il dit; fais-lui boire ça à ma santé.

GRIMPE.

Ça n'est pas de refus... (*Il prend le verre, Jacques lui verse à boire.*) M'aime-t-il cet homme-là? J'ai là quelque chose qui ira bien avec ça. (*Il tire un biscuit de sa poche.*)

JACQUES.

Que fais-tu donc là ?

GRIMPE.

Je suis le premier précepte de la marine ; tu ne connais pas le premier précepte de la marine , toi... Oh ! bien , moi , qui ne suis qu'un matelot de rivière , je le connais ; le premier précepte de la marine , cousin , c'est celui-ci : il ne faut pas s'embarquer sans biscuit. A ta santé... c'est-à-dire à la santé du patron.

JACQUES.

Comment se fait-il que le Contre-Amiral ait toutes ces bontés pour toi ; il ne m'a jamais traité avec tant de douceur , moi !

GRIMPE.

Ah ! dame ! je suis aimable , je suis aimé... Ça te rend jaloux.

SCÈNE XV.

LES MÊMES , LOUISE.

LOUISE.

Monsieur Grimpe , le contre-amiral veut vous parler.

GRIMPE.

Tu vois ! est-il acharné après moi ? Encore si je lui avais fait quelque chose. (*Il sort.*)

LOUISE.

Bonjour, Jacques, bonjour, mon ami!

JACQUES.

Bonjour, ma... bonjour, mademoiselle. (*A part.*) Que ça fait de bien, le bonjour de sa fille!

LOUISE.

Comme tu me regardes, Jacques ; est-ce que tu as quelque chose à me demander ?

JACQUES.

Non, non, mademoiselle. (*A part.*) Mon cœur saute de plaisir quand je suis auprès d'elle.

LOUISE.

Oh! ne crains rien! si je puis te rendre service, parle... Tu sais l'amitié que j'ai pour toi.

JACQUES, *à part.*

Et ne pouvoir l'embrasser. (*Haut.*) Merci, merci, mademoiselle. (*A part.*) File du cable, Jacques, car tu lui sauterai au cou.

(*Il sort.*)

SCÈNE XVI.

LOUISE, MADAME DE SIRVAL, *accourant.*

Me DE SIRVAL.

Ah! ma bonne amie, j'accours t'apprendre une bonne nouvelle : Théodore ne part plus.

LOUISE.

Il reste... Oh ! oui... c'est une bonne nouvelle, et je suis d'une joie !

M^e DE SIRVAL.

Ta joie, ma chère Louise, va me coûter un peu cher.

LOUISE.

Que veux-tu dire ?

M^e DE SIRVAL.

Crois-tu que mon oncle n'a pu déterminer Théodore à rester avec nous, qu'à condition qu'il m'épouserait.

LOUISE, *avec un cri.*

Ah !

M^e DE SIRVAL.

Et décidément j'ai pris mon parti, je l'épouse... Mais qu'as-tu donc ? tu pâlis !

LOUISE.

Rien, rien, Laure.

M^e DE SIRVAL.

Quel trouble !

LOUISE.

Ce n'est rien ; tu vois que je suis mieux.

M^e DE SIRVAL, *à part.*

Quel soupçon ! (*Haut avec bonté.*) Louise, mon amie, ce mariage...

LOUISE, *avec un rire forcé.*

Il m'enchanté, Laure, il me ravit ; monsieur Théodore reste avec nous.... (*A part.*) Ah ! Dieu !

M^e DE SIRVAL.

Louise, mon unique amie, tu ne peux cacher à mes yeux l'émotion soudaine qui t'a saisie... Ouvre-moi ton cœur ! confie-moi tes peines.

LOUISE.

Tu vas être heureuse, je ne puis avoir de peines... Seulement des souvenirs cruels, Laure ; je n'ai point de père !

M^e DE SIRVAL.

Mon oncle ne l'est-il donc plus, ne suis-je donc plus ta sœur ?

LOUISE.

Oui, mais tu vas avoir un époux, et un époux chéri tient lieu de tout sur la terre.

M^e DE SIRVAL.

Eh ! quoi ! chère Louise, ce sont des souvenirs qui t'affligent ? Ah ! de grâce reprends ta douce gaité, et viens m'aider à m'étourdir sur un événement qui ce matin encore me semblait impossible.

LOUISE, *à part.*

Ce matin !.. Si j'avais parlé.

M^e DE SIRVAL.

Faut-il que je t'égaie à mon tour ? Tu seras contente ; j'ai chargé Théodore de préparer ce soir même, en ces lieux, une fête, un bal, tout cela fait oublier le mariage... Tu m'aideras, bonne Louise... Je te remercie des conseils que tu lui a donnés ; tu l'avais bien disposé, et je n'ai eu qu'à finir ce que tu avais commencé ; grâce à toi, je crois que je pourrai aimer mon mari... Je te laisse, et vais tout préparer pour la cérémonie.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XVII.

LOUISE, *seule.*

Elle épouse Théodore !... Pauvre Louise, voilà donc tous tes rêves de bonheur évanouis... On vient ; cachons mes pleurs. (*Elle entre sous le berceau.*)

SCÈNE XVIII.

LE CÔNTRE - AMIRAL, THÉODORE,
LOUISE, *cachée sous le berceau.*

LE CONTRE-AMIRAL.

Enfin, mon cher Théodore, ce soir vous
serez mon neveu.

THÉODORE.

Les ordres de la comtesse sont remplis, tout
se prépare pour la fête qui doit, comme elle
l'assure, étourdir le chagrin quelle a de m'é-
pouser.

LE CONTRE-AMIRAL.

Elle ne pense pas un mot de tout ce qu'elle
dit ; je suis sûr qu'elle vous aime, et si vous
aviez voulu piquer un peu sa jalousie...

THÉODORE.

Je vous entends : si votre charmante nièce
pensait qu'une autre eût touché mon cœur,
elle serait capable de m'adorer rien que pour
me faire enrager ; c'est très-flatteur pour
moi.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, MADAME DE SIRVAL.

M^e DE SIRVAL.

C'est bien ! la fête sera charmante... Mon

cher futur, je vous cherchais. (*A part.*) Éclaircissons mes doutes sur Louise.

THÉODORE, *riant.*

Je suis maintenant tout à votre disposition.

M^E DE SIRVAL.

Oh! je le sais, vous serez un excellent mari; aussi je suis bien tranquille sur mon sort. Ce qui m'inquiète, Théodore, c'est la destinée de Louise.

LOUISE, *à part sans être vue.*

On parle de moi!

THÉODORE.

Sa destinée! monsieur le Contre-Amiral ne songe-t-il pas à la marier?

LE CONTRE-AMIRAL.

Oui, ce soin m'occupe en secret depuis plus de trois mois.

LOUISE, *à part.*

Se peut-il?

LE CONTRE-AMIRAL.

Mais jusqu'à ce jour le mystère de sa naissance a fait échouer tous mes projets.

LOUISE, *à part.*

Qu'entends-je!

THÉODORE.

Sa naissance, dites-vous?

M^e DE SIRVAL.

Oui, mon cher Théodore, je crains bien, puisqu'il faut le dire, que ce soit là toujours un obstacle à l'établissement de Louise; et combien de fois n'ai-je pas souffert pour elle, dans le monde où je la conduisais, des propos que la médisance et la calomnie se plaisaient à répandre sur son obscure origine!

LOUISE, *à part.*

Grand Dieu!

THÉODORE.

Et qui peut l'outrager ainsi?... quelques hommes dépravés, ou quelques coquettes surannées, qui portent envie à sa jeunesse et à ses traits!

M^e DE SIRVAL.

Quel feu! quelle vivacité! capitaine.

THÉODORE.

AIR: *De votre bonté généreuse.*

Ah! dois-je donc causer votre surprise,
Un toit de chaume a couvert mon berceau;
Et quel que soit le père de Louise,
L'honneur la place au destin le plus beau.
De tous les biens que le sort nous dispense,
Elle a celui que j'estime le plus:
Car au hasard nous devons la naissance;
Mais à nous seuls nous devons nos vertus!

LOUISE, *à part.*

Cher Théodore !

LE CONTRE-AMIRAL.

Bien, capitaine, de tels sentimens vous honorent; au reste, j'ai de justes espérances de retrouver la famille de Louise, et si je réussis, ce jour, où j'assurerai en même temps son bonheur et le vôtre, sera le plus beau de ma vie.

M^e DE SIRVAL.

Air : Entendes le bal qui commence.

Mais déjà la fête commence,
Les plaisirs, l'hymen et l'amour,
Vont, par leur douce présence,
Embellir encor ce séjour.

LE CONTRE-AMIRAL.

Viens que chacun te félicite.

Me DE SIRVAL.

De mon destin suivons le cours;
Le bonheur jamais ne me quitte.

LOUISE, *à part.*

Le malheur me suivra toujours !

ENSEMBLE.

Mais déjà la fête commence, etc.

(Ils sortent.)

SCÈNE XX.

(*Il fait nuit.*)

LOUISE, *seule.*

La comtesse a raison, il n'est plus de bonheur pour moi... Les voilà donc expliqués ces regards perfides, où je croyais lire la bienveillance et l'intérêt; ils ne peignaient que le mépris. Malheureuse Louise! depuis que je connais mon cœur, j'avais oublié ma naissance. Il faut fuir! il faut quitter ces lieux pour toujours... les quitter? mais où donc trouver une famille?

SCÈNE XXI.

JACQUES, LOUISE.

JACQUES, *à part.*

Mais où donc est-elle? je ne puis pas partir sans lui faire mes adieux. Ah! la voilà. (*Haut.*)
Tron! vous pleurez, je crois?

LOUISE.

Ah! Jacques, si tu savais ce que je souffre!

JACQUES.

Vous pleurez! vous souffrez! Louise, mademoiselle, parlez! parlez, que désirez-vous? que vous manque-t-il?

LOUISE.

Ah ! mon ami, il me manque une famille. En vain je chercherais à m'abuser sur mon sort, les biens qui m'environnent ne sauraient plus long-temps m'éblouir ; combien de fois n'ai-je pas tourné les yeux vers mon berceau ? combien de fois n'ai-je point eu à rougir de l'obscurité de ma naissance ; combien d'humiliations sont venues empoisonner les jouissances qu'un vain luxe a semées autour de moi... Ah ! quelque pauvre que fût mon père, je m'applaudirais de partager son existence.. Jacques, je veux partir, fuir ces lieux sans retour.

JACQUES.

Qu'entends-je ?

LOUISE.

L'honneur, Jacques, me défend de rester.

JACQUES.

Et quel est donc votre projet ?

LOUISE.

Je n'en ai point... Ma tête est brûlante, mon cœur est oppressé !... Ah ! si j'avais encore mon père...

JACQUES.

Louise !

LOUISE.

Comme je l'aimerais ! comme je l'entourerais
de caresses et de soins !

JACQUES.

Et si ce père était pauvre ?

LOUISE.

Je travaillerais pour l'enrichir.

JACQUES.

S'il était dans la servitude ?

LOUISE.

Jacques, je le servirais à mon tour.

JACQUES.

Je n'y tiens plus... Ces accens ! ces larmes!...
Louise, votre père vit encore !

LOUISE.

Que dites-vous ?

JACQUES.

Vous veniez de naître, et vous n'aviez plus
de mère, plus de parens : un ami vous porta
la nuit dans le château du contre-amiral de
Stainville, dont il connaissait le cœur. Il ne
s'était pas trompé, un billet portait ces mots :
« C'est la fille d'un marin. » Et ce brave hom-
me vous adopta. Votre père ne revint qu'au
bout de quinze ans dans sa patrie... Il allait ré-
clamer ses droits et divulguer son secret ; la
crainte de troubler votre bonheur lui imposa

silence... Mais vous êtes malheureuse, Louise, vous pleurez, votre père doit se faire connaître.

LOUISE.

Où est-il? où est-il? conduisez-moi dans ses bras.

JACQUES, *lui tendant les bras.*

Louise!

LOUISE, *l'examinant.*

Ciel!... Le trouble où je vous vois, vos bontés pour Louise, les larmes qui roulent dans vos yeux! Jacques...

JACQUES.

Ma fille!

LOUISE, *se jetant dans ses bras.*

Mon père!

JACQUES.

Voilà le secret parti; c'est égal.

LOUISE.

Mon père! mon bon père!... Maintenant il faut quitter cette maison à l'insçu de tout le monde.

JACQUES.

Quoi! tu veux quitter ainsi ton bienfaiteur?

LOUISE.

L'honneur me l'ordonne; plus tard vous saurez mon secret.

JACQUES.

Mais songe à la misère qui t'attend près de moi.

LOUISE.

Je saurai l'adoucir par mon travail.

JACQUES.

Tron!... Je puis travailler encore aussi, et je sens que près de toi, je puis maintenant braver le sort, comme j'ai bravé les mers.

AIR : *De Panseron.*

ENSEMBLE.

Vers un lointain rivage
Fuyons ; je te promets
Qu'avec toi le courage
Ne me quitte jamais.
A l'orage qui désole
Confions notre sort ;
L'honneur est not'boussole,
Sans peur que notre vaisseau vole,
L'honneur est not'boussole,
Nous trouverons un port.

LOUISE.

Il faut s'éloigner pendant la fête ; attendez-moi, mon père, je reviens.

JACQUES.

Va, ma fille, va, ma Louise.

LOUISE, *l'embrassant avec effusion.*

Ah ! je ne suis donc pas seule sur la terre.

(*Elle rentre.*)

SCÈNE XXII.

JACQUES, GRIMPE, *accourant ; il est vêtu d'un habit de contre-amiral , d'un chapeau , etc.*

GRIMPE.

Jacques ! Jacques !

JACQUES.

Comme te voilà fagoté.

GRIMPE.

C'est encore ton vieux commandant qui l'a voulu ; il faut que la goutte lui soit remontée dans l'esprit, car il bat la breloque d'une fameuse force.

JACQUES.

Tron... explique-toi, cousin ?

GRIMPE.

Consin ! tout au plus à présent... mais je ne suis pas fier, moi ; je suis allé trouver ton commandant qui me demandait. « Mon cher Grimpe, qu'il me dit en me voyant, il est inutile de feindre plus long-temps, je connais votre secret... — Quel secret, mon commandant ? — Tu as été marié, quoique tu en dises ... » Il ne sort pas de là depuis six mois. « Tu es du village de Grignan, et d'après les renseignemens

que je me suis procurés... tu es le père de Louise. »

JACQUES.

Ah ! tron ! Je devine maintenant toutes les politesses.

GRIMPE.

Ah ! tu devines, eh bien, moi, je ne devine pas du tout. Comment pourrais-je être le père de quelqu'un, moi qui ai soigneusement gardé en réserve mes sentimens, et qui suis innocent comme l'enfant qui vient de naître... Enfin tu me connais, cousin.

JACQUES.

Je vois, tu as eu beau te défendre, il s'est fâché, il a menacé...

GRIMPE.

Quand j'ai vu que ça allait lui faire du mal... j'ai dit comme lui, et me voilà le père de la plus belle fille du quartier ; ça ne peut pas me faire du tort.

JACQUES.

Enfin, quand vous avez été d'accord sur le point de la paternité... ?

GRIMPE.

Il ma embrassé, m'a mis cet habit sur les épaules, et cette bourse dans la poche, le tout pour montrer, dit-il, à toute la fête, quo

mademoiselle Louise a un père!... Je le veux bien, moi... C'est un service à lui rendre à cette enfant. Dans la société, vois-tu, 'cousin, il faut avoir au moins un père, et j'ai pris mon parti en brave.. Et puis, après tout, qu'est-ce que c'est qu'un père?... c'est un homme qui a une femme, qui a des enfans, voilà tout; et je serai celui de mademoiselle Louise contre vent et marée, car au fait, mademoiselle Louise est une demoiselle bien élevée : on ne dirait jamais un enfant de bricole.

JACQUES.

Qu'appelles-tu un enfant de bricole? Apprends que Louise n'a point à rougir de sa naissance, et que ses parens te valent bien.

GRIMPE.

C'est possible, mais ce n'est tout de même qu'un enfant de l'amour, et c'est pour cela qu'on m'a choisi pour représenter son père; et je serais bien aise, à présent, de faire connaissance avec la mère de mon enfant.

JACQUES.

Tron ! quel souvenir tu me rappelles ; tu es sensible ; écoute :

AIR nouveau de M. Blanchard.

Cette fille chérie
Est l'fruit d'un tendre amour.
Sa mèr' perdit la vie
En lui donnant le jour :
A son heure suprême,
L'indigenc' l'accablait;
Elle fut la vertu même,
Et Louise est son portrait.
Cette fille chérie, etc.

GRIMPE, *essuyant ses yeux*

Eh bien ! suis-je bête ? Ne v'là-t-il pas que je pleure ma femme ; moi veuf ! moi père ! et je ne me doute seulement pas de ce que c'est que... Allons, il faut que je me taise, car on me ferait dire des bêtises, et il ne faut pas beaucoup me pousser pour cela.

SCÈNE XXIII.

LES MÊMES, LOUISE *en costume provençal du peuple.*

LOUISE.

Mon père, votre fille est à vos ordres.

GRIMPE.

Tiens, elle sait déjà que je suis son père.

LOUISE.

Hâtons-nous de partir.

GRIMPE.

Partir ! il n'est pas question de ça, ma chère enfant ; au contraire, nous restons plus que jamais.

LOUISE.

Que dit-il ?

GRIMPE.

Oui, ma fille, nous restons, car il est fortement question de vous marier ; le vieux commandant le veut, et votre père y consent, ma chère enfant.

JACQUES.

Non, son père n'y consent pas.

GRIMPE.

Je te dis qu'il y consent, moi !... Vous ne savez donc pas ce qui se passe là-bas ? il y a une heure, j'étais encore un simple célibataire, et je m'étais chargé d'une lettre que le capitaine m'avait prié de remettre à mademoiselle Louise.

LOUISE.

Une lettre pour moi du capitaine ?

GRIMPE.

Attendez donc. Voilà que tout d'un coup, sans savoir ni pourquoi, ni comment, je deviens le père de l'orpheline... Alors je me dis : Puisque je suis son père je veux savoir ce qu'on

écrit à ma fille ; j'ouvre donc la lettre... mais je ne sais pas lire.

JACQUES.

Tu ne l'as pas lue ?

GRIMPE.

Attendez-donc. Monsieur le contre-amiral et madame la comtesse étaient-là, je leur remets le paquet : c'était de l'amour qu'il y avait dedans.

JACQUES.

Se peut-il ?

LOUISE.

Théodore m'aimait !

GRIMPE.

Comment, s'il vous aimait ! il vous aime encore ! Il est amoureux comme un caille.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Musique nouvelle de M. Blanchard.

LOUISE.

Mon père, vous devez m'entendre !

Ah ! d'une sœur si tendre

Et de mon bienfaiteur ,

Ne troublons point le bonheur.

SCÈNE XXIV.

TOUS LES PERSONNAGES , SOCIÉTÉ.

TOUS , à part , dans le fond.

Les voilà ; faisons silence.

Voyons quelle est son espérance.

LOUISE.

Partons, partons!

LE CONTRE-AMIRAL, LA COMTESSE, THÉODORE,
à part.

Écoutons, écoutons, écoutons.

GRIMPE, *à Jacques et à Louise.*

Mais avant de quitter la maison,

Mes amis, dites-moi donc

Si je suis père ou non.

JACQUES.

Vois l'bonheur qui dans mes yeux brille.

Je suis son père, Louise est ma fille.

(Il la serre dans ses bras.)

THÉODORE, LA COMTESSE, LE CONTRE-AMIRAL,
AMIS.

Qu'entends-je ! Eh quoi ! Louise est son enfant !

Ah ! pour son cœur quel doux moment !

JACQUES.

C'est Louise, c'est mon enfant ! *(bis.)*

LOUISE.

C'est Louise, c'est votre enfant ! *(bis.)*

GRIMPE.

Alors me voilà sans enfant ;

Je ne fus père qu'un moment.

JACQUES.

Ah ! trop long-temps croyant à son bonheur

Et la voyant au sein de l'opulence,

J'ai renfermé mon amour dans mon cœur

ENSEMBLE.

Et le secret de sa naissance.

LOUISE.

Quittons bien vite ce séjour :

Il y va du bonheur de ma plus tendre amie.

A l'amitié je sacrifie

Et Théodore et mon amour.

LOUISE ET JACQUES.

Partons, partons,

(*Louise et Jacques vont partir, le contre-amiral, la comtesse et Théodore les arrêtent.*)

LE CONTRE-AMIRAL.

Arrêtez...

THÉODORE.

Louise !

LE CONTRE-AMIRAL, à Louise.

Viens dans mes bras.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Ah ! quel beau jour ! ah ! quel plaisir !

L'amitié va nous réunir.

LE CONTRE-AMIRAL, *les unissant.*

Ma nièce l'épousait pour me faire plaisir.

Sois sa femme pour le chérir.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Ah ! quel plaisir ! ah ! quel beau jour !

L'hymen est le prix de l'amour.

M^e DE SIRVAL.

Voilà ton époux, ma sœur.

LOUISE.

Ah ! Laure ! Théodore ! mon père ?

JACQUES.

Ah ! ma fille ! ma fille , mon gendre , je suis flatté certainement... Faites-moi l'honneur de la rendre heureuse , vous me ferez plaisir.

LOUISE.

Quel changement dans ma destinée !

GBIMPE.

Et dans la mienne donc ; c'est égal, j'ai été père... pas long-temps, il est vrai, mais c'est égal, je pourrai dire, je l'ai été.

AU PUBLIC.

AIR : *Vaudeville des Compagnons d'infortune.*

Ce soir, Messieurs, malgré mon innocence ,
Et ma candeur et ma naïveté ,
Il m'a fallu remplir par complaisance
Tous les devoirs de la paternité.
Un autre enfant qui voudrait bien vous plaire
Vous est soumis avec tous ses défauts :
J'vous avertis que j'n'en suis pas le père ;
Ah ! n'allez pas me l'mettre sur le dos.

FIN.